

REVUE SPIRITE

JOURNAL BI-MENSUEL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

27^e ANNÉE

N^o 16

15 AOUT 1884.

LE LIBRE ARBITRE (*Suite*).

(*Voir la REVUE du 1^{er} août 1884.*)

Donc, en vertu de cette puissance illimitée de la volonté, la même chez tous les hommes — et c'est là le vice et le danger de ce raisonnement — si un sauvage chez qui à peine se montre une lueur de raison, et qui, par conséquent, n'a qu'une idée confuse du bien et du mal, ne veut pas aussi vertueusement que Socrate, c'est parce qu'il ne veut pas le vouloir. S'il voulait le vouloir, il le voudrait.

Si ce galimatias n'était que ridicule, il n'y aurait pas un grand mal ; mais on comprend qu'au point de vue pénal et éducatif, il doit nécessairement avoir des conséquences très graves. Heureusement il est facile d'en montrer la faiblesse, l'illogisme.

L'homme veut comme il veut, d'accord ; mais il sent aussi comme il sent et il comprend comme il comprend. Voltaire, avec son admirable bon sens, a dit qu'on veut quelque chose, mais qu'on ne veut pas vouloir parce que le verbe vouloir devant le verbe vouloir n'a aucune signification. Et si les partisans du libre arbitre reconnaissent que l'homme n'est pas libre dans sa sensibilité et dans son intelligence, parce que la volonté n'a sur elles aucune influence, ils doivent aussi reconnaître qu'il n'est pas libre dans sa volonté, parce que la volonté n'a pas plus d'influence sur elle-même que sur les deux autres facultés. Et ils arrivent ainsi, comme leurs adversaires, à démontrer le contraire de ce qu'ils voulaient.

La vérité est que l'homme est tout entier dans chacune de ces facultés, qui ne peuvent pas être séparées l'une de l'autre. Comment ferait la volonté pour se déterminer, sans le secours de l'intelligence ? Pour choisir, il faut connaître. Et comment comprendre

Août.

1.

la sensibilité, séparée elle aussi de l'intelligence ? Pour qu'une sensation naisse, force est qu'elle soit perçue, autrement ce ne serait qu'une simple impression. Enfin il n'est pas possible de sentir sans en même temps connaître et vouloir.

Pour moi, si je devais absolument choisir entre ces trois facultés, je dirais que celle qui constitue plus particulièrement l'homme, ce n'est pas la volonté, mais l'intelligence. L'intelligence entrant en relation avec le monde extérieur prendrait le nom de sensibilité ; elle retiendrait plus particulièrement le nom d'intelligence, quand elle étudie ce monde ; enfin elle s'appellerait volonté, au moment où, cette étude faite, elle se porte vers ce qui lui plaît ou s'éloigne de ce qui lui déplaît. Et le langage ordinaire me donne raison, puisqu'il appelle le monde invisible, non monde des volontés ou des sensibilités, mais monde des intelligences.

Voyez ce qui se passe tous les jours. Quand un homme veut en amener un ou plusieurs autres à prendre une détermination quelconque, est-ce à leur volonté qu'il s'adresse directement ? Non, mais à leur intelligence. Il sait que pour les amener à vouloir ce qu'il demande d'eux, il faut qu'il commence par les convaincre que c'est bon, utile ou avantageux. C'est quand l'intelligence est persuadée que la volonté naît. La volonté n'est qu'un produit, une résultante. Nous connaissons la nature de l'homme à ses déterminations qui la manifestent, comme nous connaissons l'arbre à ses fruits. Ce n'est donc point la volonté qui rend l'homme méchant, mais la méchanceté de l'homme qui corrompt la volonté. Et cette distinction n'est pas vaine ; elle a, comme je l'ai dit plus haut, les conséquences les plus graves, au point de vue de l'imputabilité.

Il est certain que la culpabilité de deux hommes qui ont commis le même crime peut ne pas être la même : le plus éclairé est toujours le plus coupable. Le sens moral n'est pas également développé chez tous les hommes. On ne s'avisera jamais de dire qu'un animal est vertueux ou criminel. Pour pouvoir observer la loi morale ou la violer, il faut la connaître, il faut être doué de raison. Or, la raison est progressive, et elle n'est pas au même degré développée chez tous les hommes, parce que tous les hommes ne portent pas en eux un Esprit de même âge.

S'il y a une enfance pour l'homme, il y a aussi une enfance pour l'Esprit. Nous avons vécu avant de naître. C'est la croyance des hommes supérieurs de tous les temps, et il est impossible d'expliquer autrement que par les vies antérieures les différences immen-

ses qui séparent, surtout au point de vue moral, les hommes les uns les autres. Est-il possible, par exemple, que l'âme du vertueux Marc-Aurèle et celle du monstre qui fut son fils aient été formées au moment même de la naissance de ces deux empereurs ? Evidemment non. S'il en était ainsi, il y aurait dans la création une monstrueuse injustice, une révoltante partialité. Car enfin, le père était né bon et le fils pervers. Sans doute, ils étaient libres tous les deux de faire le bien. Mais étaient-ils également forts ? Leur raison était-elle également développée et leur montrait-elle avec la même puissance tout ce que le bien a de beau, de grand et même, en définitive, d'utile, et tout ce que le mal a d'horrible, de vil et de dangereux, sinon pour le présent, du moins pour l'avenir ? S'il en était ainsi, pourquoi Marc-Aurèle a-t-il préféré la vertu et Commode le vice ? Car enfin on ne se détermine pas sans motifs, et les motifs, nous l'avons vu, puisent leur force, non en eux-mêmes, mais dans la nature de l'homme. Que l'âme humaine — comme cela me paraît certain, — ait fait son stage dans les moules inférieurs de la création ; que, pour arriver à l'humanité, elle ait monté lentement et par degrés insensibles, pour me servir d'une expression de Locke, à travers le règne minéral, le règne végétal et le règne animal, ou bien qu'elle soit une création spéciale, la justice exige impérieusement que toutes les âmes, au début, soient sinon égales, du moins équivalentes. Toutes ignorantes, toutes elles ont à apprendre. Or, la science du bien et du mal est une science comme toutes les autres ; on la possède d'autant mieux qu'on l'a plus longtemps étudiée. L'homme vertueux est un savant en morale. Et s'il naît vertueux, c'est que, dans des existences antérieures, il a acquis cette science qu'il possède, comme Mozart possédait en naissant la science de la musique et Pascal celle des mathématiques. Le méchant est un ignorant ; le crime, comme l'a dit Duclos, est toujours le résultat d'un faux jugement. Pour améliorer les hommes il faut donc les instruire, mais les instruire dans la science du bien, dans la morale. Comme il serait puéril de croire qu'en enseignant l'histoire on forme des mathématiciens, il serait aussi puéril de croire qu'en enseignant toutes les sciences, excepté la morale, on est dans la bonne voie pour former des honnêtes gens. L'expérience est là pour nous prouver qu'un homme très instruit peut être en même temps un épouvantable scélérat, le pape Alexandre VI, par exemple. Seulement la vie de l'homme est trop courte pour pouvoir espérer de changer, dans son cours,

un cannibale en un La Tour d'Auvergne, de même qu'avec une seule existence il est impossible de démontrer, ce qui est le but de la morale, que le vrai bonheur est dans l'honnêteté, et que si le devoir nous impose souvent de douloureux sacrifices, il nous en récompense toujours avec usure. L'homme cherche avant tout le bonheur, et si le scélérat se jette dans le crime, c'est parce qu'il espère l'y trouver. Or, si nous ne lui démontrons pas l'immortalité de l'âme, il ne nous sera presque jamais possible de lui prouver son erreur. Voilà pourquoi le matérialisme sera toujours impuissant à donner une base solide à la morale.

Je conclus. Le coupable étant un ignorant, la peine doit être calculée de façon à le faire rentrer en lui-même, à lui faire reconnaître son erreur, à l'instruire, à l'améliorer. C'est dans ce but et avec amour qu'il faut frapper, et non avec haine et pour se venger. S'il en était autrement, nous deviendrions nous-mêmes criminels, car nous violerions la loi de solidarité qui unit tous les hommes et qui veut qu'ils marchent ensemble et non isolément à l'accomplissement de leurs destinées. « On ne se sauve pas seul, a dit Michelet : L'homme ne mérite son salut que par le salut de tous. » Le solitaire pourra devenir un saint, mais il n'en sera pas moins un odieux égoïste, et, par conséquent, un criminel.

D'ailleurs, ce qui doit nous affermir dans ces sentiments de bienveillance envers nos frères coupables, c'est cette pensée que le plus honnête d'entre nous porte nécessairement dans son passé un scélérat, de même que le plus scélérat doit nécessairement un jour arriver à être honnête. Est-il possible en effet que l'être ignorant arrive à la science sans commettre beaucoup d'erreurs ? On commence toujours par se tromper, et l'on est enfant avant d'être homme.

Mais si les défenseurs du libre arbitre avaient raison ; si le crime n'était pas une erreur, si le Christ s'était trompé, en disant : « Pardonnez-leur, ô mon Dieu, car ils ne savent ce qu'ils font ; » si le pouvoir de faire le bien et le mal résidait dans cette puissance incompréhensible de vouloir, la même chez tous les hommes, ne connaissant pas de limites, n'obéissant à aucune règle, nous devrions frapper sans pitié tous les coupables et leur appliquer à tous indistinctement la même peine, pour la même faute, sans tenir aucun compte de leur plus ou moins grand degré d'avancement moral. Nous devrions aussi jeter au feu tous les traités de morale et renoncer à jamais à amener nos semblables à adopter une ligne

de conduite que nous croirions bonne, puisque, alors même que nous aurions convaincu leur raison, nous aurions travaillé en pure perte, la volonté pouvant toujours tromper tous nos efforts par ses décisions impossibles à prévoir, attendu qu'elles n'obéissent à aucune règle, qu'elles ne sont soumises à aucune loi. C'en serait fait de la logique, c'en serait fait de l'éloquence.

Reconnaissons donc que l'homme est libre ; qu'il est, par conséquent, responsable. Mais n'oublions pas, en même temps, qu'il est perfectible, et qu'il serait injuste de demander à l'enfant un effort égal à celui qu'on peut exiger de l'homme fait.

V. TOURNIER.

LA SUGGESTION SPIRITUELLE.

Messieurs et F. E. C. La *Revue spirite* a sa place dans la littérature moderne, et ce fait s'accentuera davantage, lorsque l'esprit public, revenu du matérialisme à outrance, se portera passionnément vers l'étude des phénomènes que l'on veut bien ne plus considérer comme ridicules.

La doctrine spirite fait peu à peu sa trouée dans le monde de préjugés dont la Société moderne est saturée. Les journaux politiques ou mondains, tels que le *Rappel*, le *Temps*, l'*Événement*, le *Figaro*, le *Gil Blas*, ne dédaignent plus d'ouvrir leurs colonnes à la discussion de la science spirite, celle que les cléricaux nomment : *Le phylloxera du catholicisme*. Ce fait, et l'étude des phénomènes dits hypnotiques par les hommes les plus en vue et les plus autorisés, nous laisse présager pour la fin du siècle actuel, une transformation intellectuelle des masses populaires à l'aide de méthodes nouvelles radicalement opposées à celles que nous préconisons aujourd'hui.

Pour accentuer ce mouvement en avant, j'ai pensé que, pour chacun, il était logique d'apporter son tribut d'observations ; l'histoire véridique que je vais exposer n'est point sans intérêt pour nos études :

Une belle et intelligente jeune fille, appartenant à une famille considérable de la bourgeoisie, habitait avec son père, qui avait une propriété magnifique, la ville de X, l'une de nos plus riantes stations balnéaires ; Mlle *** avait reçu une éducation brillante ; son père avait désiré qu'elle suivît les cours du conservatoire dont elle

fut un brillant lauréat ; pour les siens elle fut un objet d'orgueil, la Société d'élite qu'elle fréquentait l'admirait franchement.

Une catastrophe financière, dont la mémoire est récente, ruina M. ***. Adieu bals et soirées. Hélas ! la sympathie pour les infortunés passe rarement le seuil des salons, l'isolement du père et de la fille fut complet. Cet odieux abandon satisfit ceux qui jalousaient la belle et brillante cantatrice, laquelle, douée d'une volonté calme, celle des esprits supérieurs, envisagea très froidement la disparition de vains adulateurs ; dès lors ce cœur d'or n'eut plus que cette pensée : développer à son plus haut point son amour et son dévouement pour son père.

L'artiste se voua au professorat et subvint aux besoins du bon et généreux vieillard qui avait accompli tant de travaux utiles pour l'humanité. Pendant les absences de sa fille, M. *** pleurait, car il se sentait impuissant à seconder son enfant dans sa tâche pénible ; la transformation de son existence, devenue si précaire, lui ôtait toute énergie ; inutile et devenu une charge, il appelait la mort. Un jour, sous le baiser de sa fille, M. *** s'affaissa subitement, la vie s'était échappée et son âme était libre.

Le coup inattendu qui la laissait seule eût dû l'anéantir, et cependant l'artiste réagit contre la douleur intense qui la saisissait, qui rendait son esprit flottant, inquiet, presque affolé ; par un effort surhumain, recouvrant toute sa volonté, elle dompta la matière et reprit ses leçons pour reconstituer ses ressources épuisées.

Cet esclavage anormal de l'esprit au profit de la nature matérielle fut une cause perturbatrice pour ses organes ; de singuliers symptômes se manifestèrent chez elle, des vertiges inexplicables la terrifiaient ; le bruit à peine sensible des feuilles l'attirait à la croisée, ses yeux devenaient fixes, sa gorge contractée ne permettait l'émission d'aucun son ; c'était un état spécial, oppressif et de catalepsie partielle, qui rendait l'artiste esclave d'une force inconnue, d'un espèce de charme. Enfin, un long soupir détendait ses organes, l'intelligence animait son regard, elle semblait éblouie, extasiée, par la vue de choses extra-terrestres et merveilleuses.

Les docteurs les plus éminents ne pouvaient rien expliquer, le mal déjouait leurs remèdes et toutes leurs combinaisons.

Pendant cette prostration, que devenait le *moi* de l'artiste ? Elle seule eût pu nous expliquer ses sensations, mais sa vie austère avait éloigné d'elle les âmes qui eussent pu recevoir ses confiden-

ces et partager ses angoisses lorsqu'elle sortait de cet état qui décuplait ses sensations.

Spirite et évolutionniste, je dis : pendant cet état pathologique si favorable à la diffusion des fluides, l'esprit supérieur de cette grande artiste entrait en communication directe (intime et consciente pour le *moi* dégagé de la matière) avec l'esprit de son père ; c'était un état médianimique spécial, dans lequel les visions extra-terrestres perçues par le *Moi* subsistaient en se photographiant dans le cerveau du médium, mais d'une manière diffuse et moins nette que dans le rêve.

On remarquait, du reste, que, après ces crises extatiques, il y avait réaction ; son esprit avait rapporté de ses excursions dans le monde invisible, des résolutions latentes, il est vrai, mais qui suivaient infailliblement le cours désigné par la mystérieuse communion de pensée entre l'âme de l'artiste et celle des êtres disparus de la terre ; on le remarquait à l'énergie morale qu'elle semblait recouvrer après ces crises si remarquables.

Pour moi, il y a là un acte qui prouve la SUGGESTION SPIRITUELLE ; cette puissance de la *suggestion* s'impose de même, qu'elle vienne des Esprits qui habitent l'erraticité, ou bien de la suggestion d'hommes tels que les docteurs Charcot, Bernheim et Liégeois, etc., suggestion dont ils ont fait le compte-rendu à la Société de Biologie et à l'Académie de médecine.

Nos médiums extatiques, somnambuliques et à incarnation, nous offrent des symptômes similaires à ceux que ressentait Mlle ***, qui ignorait la portée des phénomènes psychologiques auxquels elle servait d'instrument si parfait de manifestation, et qu'elle prenait, sur l'affirmation de MM. les docteurs, pour des *drôleries névropathiques* ! La docte faculté rejette tout sur la *névrose*, dès qu'elle est embarrassée dans ses diagnostics, mode facile qui couvre l'ignorance de celui qui fait abstraction de l'esprit.

Les spirites savent que la névrose n'a rien à faire avec le phénomène brutal que produisent les esprits ; c'est ce que constatent les princes de la science qui ont étudié et écrit longuement sur la portée de leurs recherches en fait de spiritualisme moderne. C'est aussi ce que nous affirmons d'après nos remarques personnelles, soit pendant nos séances, soit par nos études suivies.

Les expériences brutales faites sur la tête de Campi, après sa décollation, sont pour les matérialistes des preuves physiologiques et concluantes de la négation d'une âme immortelle ; c'est affirmer

à priori et s'appuyer sur l'inconnu. Par delà la transfusion du sang, et les microbes, et les secousses produites par la pile électrique, nous avons reconnu le maître de la vie universelle, et le droit qu'a cette force intellectuelle supérieure de mesurer sagement le champ de savoir accessible à l'homme ; nous sommes sur la terre, à l'état d'Esprits incarnés, avec la mission de nous améliorer par les épreuves de la vie et travailler à l'avancement moral et matériel de nos semblables.

Non, les problèmes si importants de la physiologie et de la psychologie qui tombent sous nos sens, ne peuvent être envisagés par les scientifiques comme choses négatives ; suivre les errements du siècle passé à ce sujet, serait s'exposer aux mécomptes dont nos académies sont aujourd'hui abreuvées, après avoir fait une guerre en règle au magnétisme et à tant d'autres découvertes réputées charlatanesques.

Ce qui découlerait de ce courant funeste de la négation à priori, à outrance, anéantirait, voilerait ce qu'il y a de sacré et de respectable en nous, les nobles aspirations qui fortifient l'esprit et élargissent notre cœur ; ce serait la chute certaine de notre société en un temps relativement proche, l'incohérence et l'incertitude étant un signe de désagrégation politique et sociale.

Tout particulièrement le spiritisme est désigné par son esprit même qui est évolutionniste, rénovateur et réparateur, à conjurer ce danger de désagrégation morale dont le danger est nettement caractérisé par une littérature licencieuse et odieuse dont on nous inonde. Partisans des vies successives, élevons nos âmes par le savoir, puisque l'Union du spiritisme et de la science peut seule, comme l'a dit Allan Kardec, rendre effective l'ère nouvelle des nobles études, celle de toutes les solidarités et de toutes les responsabilités.

Georges BOURGES.

LA CHINE CROIT AUX ESPRITS

Tiré du journal de Hong Kong, THE CHINA REVIEW.

Chez les Chinois, le culte, le rituel, et les habitudes sociales sont fondés sur le culte des ancêtres ; dans le culte accordé aux âmes des morts, les Esprits et leur apparition, occupent dans les croyances populaires une bien plus grande place que dans celles de l'Europe. Ils le disent eux-mêmes, la Chine est pleine d'Esprits,

et ce sont eux, qui, dans toutes les pièces de théâtre, et surtout dans le drame, jouent le rôle éminent de justicier.

Les Esprits chinois ont cette singularité de ne pas se matérialiser complètement ; la tête devient visible la première, puis les pieds, enfin le milieu du corps ; de plus, d'après une croyance originale répandue, les esprits n'ont pas de menton ; dire à un Chinois « *mi mo ha pa* (vous n'avez pas de menton), équivaut à dire : *Vous êtes un Esprit.*

Comme les Esprits anglais, ils apparaissent aux heures d'obscurité et disparaissent au chant du coq ; chez eux, le vêtement blanc dont s'affublent nos Esprits, est remplacé par le vêtement chinois qu'ils ont porté de leur vivant. Leur venue est annoncée par l'éclairage subit de chandelles ; ils n'allument que les *vertes* et jamais les bleues.

Les Grecs appelaient une terreur surnaturelle, *une peur verte* ; ils croyaient aux esprits.

Les Chinois méprisent l'homme dont l'intelligence est possédée par des *Esprits ordinaires*, ces derniers étant considérés comme des êtres stupides, responsables des faits et gestes de celui sur lequel ils font acte de possession. Ces Esprits vulgaires, disent-ils, sont de la catégorie des êtres morts sans parents, ou bien, dont les parents vivants, ne peuvent, pour cause de pauvreté, couvrir les offrandes usuelles ; ces désincarnés sont aptes à devenir malicieux, à causer des épidémies, à faire tout le mal possible. Ce sont des *Esprits errants.*

Le 17^{me} jour de la 7^{me} lune, a lieu une cérémonie nommée : *Apaisement des bouches brûlantes* ; sur des tables on aligne des plats remplis de gâteaux qui portent chacun une invitation aux honorables Esprits sans abris. Les Esprits honteux consentent seuls à devenir des pauvres et à vivre de charité.

Il y a dix ans, lorsque les rebelles infestèrent le pays, on disait, à Canton, que l'Esprit de l'idole Kwangin, habillé de blanc, tenant à la main la queue d'un Yak, faisait le tour du mur de la cité pour protéger les remparts ; la *Gazette officielle* de Pékin racontait que les Mahométans n'osaient s'approcher de la ville de Chang-wei, car ils voyaient, rangés sur le sommet des murs de la ville, et nombreux comme les arbres de la forêt, les Esprits des Dieux de la cité, tous vêtus d'une cotte de maille et armés d'épées et de boucliers. Ce fait rappelle, mais en sens inverse, les vers du poète Longfellow, dans lesquels les Esprits étaient les assaillants : « J'ai lu

« dans quelque conte, vieux et merveilleux — cette légende vague
« et sauvage — qu'une armée de spectres pâles — couverts de
« draps de lits — assiégeait la ville de Prague. »

Les animaux, au dire des Chinois, ont aussi leurs Esprits. M. Ling, habitant de Canton, avait un singe très intelligent, qu'on dut fouetter sévèrement pour des sottises dont il s'était rendu coupable; l'animal devint triste, refusa sa nourriture et mourut. L'Esprit de ce singe hanta la maison; tous les mets et d'autres choses plus précieuses, furent détournés constamment, et de plus, une chaleur insupportable avait envahi la maison; M. Ling dut changer plusieurs fois de local sans pouvoir se débarrasser de l'obsession de l'Esprit du singe, et n'y parvint qu'en prenant une chambre dans le temple dit : *des cinq cents grands hommes*.

En Chine, les histoires d'Esprits ordinaires sont nombreuses; l'écrivain du *The China Review*, évidemment spiritualiste, confesse que parfois ces Esprits laissent une profonde impression de leur présence, et que les phénomènes produits par eux ne peuvent être ni expliqués ni rejetés.

Plusieurs faits sont choisis dans cette publication, les voici tels quels :

1° Un mandarin trouva la mort sur le *Fusing*, navire coulé bas par sa rencontre avec l'*Océan*, vapeur anglais; il apparut à sa femme qui habitait Soochow, tout ruisselant d'eau, pour lui apprendre qu'il s'était noyé, mais qu'avant cette aventure, il lui avait expédié une somme d'argent, par un tel, un ami qui arriverait bientôt; l'ami arriva au jour dit et confirma la catastrophe du *Fusing*.

2° Le commandant d'un vaisseau de guerre chinois, de l'arsenal de Foochow, subitement malade, mourut chez un ami qui vit souvent son Esprit; une nuit il dit à l'apparition : « C'était votre destin de mourir à la terre; en conséquence vous devez être satisfait et ne devez point regretter la vie ». L'Esprit du commandant ne se présenta plus à cet ami, mais l'équipage de son vaisseau, le vit souvent, la nuit, se promener sur le pont, lentement, et se placer dans l'attitude d'un homme qui veut discipliner son équipage.

3° Un professeur chinois présenta l'excuse suivante à son élève après quelques jours d'absence non motivée : « Mon oncle, professeur, avait reçu en dépôt, 40 dollars d'un soldat qui partait pour la guerre; il n'avait plus entendu parler de lui. Avant-hier, mon oncle nous appela au chevet de son lit pour nous dire qu'il

« allait mourir, le soldat lui était apparu et son Esprit insistait
« pour attirer immédiatement mon oncle dans l'autre monde ; mon
« parent n'avait commis aucune faute, l'argent du soldat était dans
« un tiroir, mais il fallait qu'il obéisse aux sommations qui lui
« étaient faites et il mourut ce jour-là. Cette circonstance seule m'a
« empêché de faire travailler votre excellence ». Le professeur,
lettré intelligent, esprit supérieur, me racontait ce qui précède,
gravement comme chose usuelle qui ne peut être contestée.

Du reste, ces récits et bien d'autres s'impriment quotidiennement ; les hommes les plus respectés et les plus instruits, prétendent qu'ils les contrôlent journellement et qu'ils sont la base des croyances séculaires de 550 millions de Chinois, croyances qui s'appuient sur des faits réels et authentiques.

4° En Angleterre, nous avons la célèbre histoire de Berkeley-Square, et en France, cette fameuse guérite dans laquelle les sentinelles se suicidaient constamment ; en Chine, le même phénomène se reproduit, et les suicidés de ce pays se manifestent à l'état d'Esprit, en portant un mouchoir rouge. On sait ici qu'à Hang-Chow, il y avait une maison hantée par les mauvais Esprits, personne ne voulait l'habiter ; les portes et les fenêtres en étaient constamment barrées ; un nommé Tsai l'acheta, sachant quel était le danger, et s'y installa malgré sa famille ; il alluma une chandelle, s'assit, et au milieu de la nuit il vit s'approcher de lui une femme qui avait, suspendu à son cou, un mouchoir de soie rouge ; l'apparition le salua, attacha une corde à une poutre du plafond et mit son cou dans le nœud coulant ; elle attacha de même une deuxième corde, et exhorta Tsai à l'imiter ; ce dernier leva simplement sa jambe et mit le pied dans le nœud ; *vous avez tort*, dit la femme, ce qui fit rire Tsai, et il répondit : « C'est vous qui avez
« tort, et cela depuis longtemps ; si vous aviez raison, vous ne
« seriez pas dans la triste situation morale que je constate ; vous
« devriez vous repentir et ne point me tenter à mal. » L'Esprit pleura amèrement, s'inclina devant Tsai et disparut. Depuis lors la maison ne fut plus hantée. Tsai est, depuis, devenu chancelier provincial et homme de lettres très distingué.

Le rédacteur de *The China Review*, a visité un cachot dans lequel une femme s'était pendue ; ceux qui la remplacèrent dans cette cellule, l'imitèrent, jusqu'au jour, où, une jeune fille ayant déclaré, qu'une petite vieille femme, à l'air furieux, lui était apparue en lui commandant de se pendre, et qu'elle avait pu résister

malgré la tendance irrésistible qui la poussait à cet acte mauvais. Le directeur de la prison fit murer le cachot pour empêcher de nouveaux faits de pendaison.

Ce phénomène, reconnu vrai en bien des pays, appartient au phénomène de suggestion spirituelle, l'état de prostration dans lequel est le prisonnier, permettant à l'Esprit d'agir sur lui, et de lui commander avec énergie d'accomplir ce qu'il lui suggère ; en cela, nous nous appuyons sur les affirmations de nos doctes académiciens.

5° A Nautchang, deux hommes de lettres, l'un âgé, l'autre jeune, étudiaient ensemble; le plus âgé étant mort subitement, loin de son jeune ami qui l'ignorait, il lui apparut la nuit, en ouvrant ses rideaux et en lui mettant la main sur l'épaule : « Je vous ai laissé, « il y a 10 jours, et je suis actuellement à l'état d'Esprit qui vient « vous dire adieu, comme souvenir d'ami. » Très étonné, le jeune homme ne pouvait parler ; l'Esprit le rassura, lui demandant de s'occuper des affaires qu'il avait laissées sans les terminer, soit pour sa mère, soit pour sa femme et ses œuvres littéraires, ce qu'il promit d'accomplir fidèlement. Le jeune homme ayant observé que cet Esprit avait des sentiments d'humanité, que son apparition était semblable aux autres, le retint pour parler du passé ; l'Esprit s'assit sur le lit, causa, puis gagné par l'émotion il pleura et voulut partir, sans pouvoir remuer ; il rayonnait, pour ainsi dire, comme une phosphorescence vive, puis ses traits se décomposèrent étrangement. Epouvanté, le jeune homme se sauva et parcourut rapidement plus de deux kilomètres, poursuivi par l'Esprit qui le suivait de près ; il se trouva en face d'un mur, par dessus lequel il sauta, et tomba évanoui de l'autre côté. Le lendemain matin, au point du jour, des passants le relevèrent, le conduisirent chez lui ; il y fut bientôt ranimé.

Quant à l'Esprit, n'ayant pu franchir le mur, il s'était couché en travers, la tête pendante ; sa famille ne trouvant plus son corps entendit parler d'un cadavre penché sur un mur, le reconnut, et le fit enterrer.

Telle est la traduction fidèle de l'article du *The China Review* ; nous n'avons rien voulu en retrancher, parce que ces faits prouvent qu'une population représentant la moitié des habitants du globe possède des croyances spirites depuis des milliers d'années, et que les phénomènes étudiés en Occident par les savants de premier ordre, constatés et classés par eux, forment la base de l'état

social, politique et religieux, d'un peuple intelligent dont il est indispensable d'étudier les mœurs, les coutumes, la haute et splendide philosophie.

UN DROIT DE PRIORITÉ POUR CRÉATION DE GROUPES

Messieurs. Dans votre estimable *Revue*, veuillez accueillir la rectification que je fais justement à un journal pour son assertion au sujet de la fondation de groupes spirites au Mans ; la religion de ce journal a sans doute été surprise, selon moi.

En 1876 et 1877, j'ai fait sept voyages au Mans, avec mes ressources personnelles, et comme négociant en bijouterie, à la suite du procès qui fut intenté aux spirites et aux magnétiseurs de cette localité ; la société spirite était dissoute, elle avait même vendu son matériel.

Notre frère et ami, M. Doyen, me mit en rapport avec M. Cornilleau, ancien président de groupe et sa dame si intelligente ; je pus donner une séance de typtologie devant vingt personnes. D'autres séances furent données avec mon concours, soit chez M. Doyen, chez M. Beloncle, rue Nantaise, — au bureau de la Compagnie d'assurances, rue St-Louis, et chez M. Lebreton lequel me fit voir un apport obtenu le jour de la fête de sa grand'mère. Ces séances furent très suivies. Les médiums étaient M. et Mme Lebreton pour l'écriture, la typtologie et l'incarnation ; M. Doyen et sa dame pour l'écriture ; M. Lecanu pour la poésie ; MM. Niepceron, Beloncle, sa dame, leur frère et leur sœur pour l'écriture ; un bottier dont le nom ne me revient pas ; un professeur qui habitait une localité voisine du Mans. Nous avons formé un groupe de 30 personnes.

Messieurs, vous voulûtes bien alors, sur ma demande, faire un dépôt de 150 volumes spirites chez le dévoué M. Niepceron. Ce qui est certain, c'est que j'ai travaillé avec joie à reformer le groupe du Mans, alors que le journal qui émet la même prétention n'existait pas. Les travaux spirites de ce groupe furent très sérieux et justement remarqués.

A Reims, j'ai pu accomplir la création de 10 groupes qui prospèrent ; je visite cette ville comme autrefois je le fis au Mans, et

sous mon instigation, et souvent par mes conférences, je réchauffe le zèle de nos frères.

Agréez, Messieurs, mon profond respect.

PICHERY,

Chef de groupe, 657, rue St-Martin, Paris.

25 juillet 1884.

Nota : En effet, M. Pichery, avec un zèle qui lui fit honneur, put reconstituer en 1876 le groupe du Mans, et nous chargeâmes M. Niepceron d'être notre dépositaire de volumes spirites ; ce groupe s'étant divisé plus tard, les spirites se voyaient, mais sans cohésion.

En 1883, à notre passage au Mans, M. Lessard y reconstitua le *Groupement spirite Manseau* qui existe encore, et marche bien, nous dit M. Niepceron, malgré quelques défections et quelques dissidences.

Un autre groupe s'est fondé au Mans, en dehors du groupement spirite nouveau ; nous désirons longue vie à toutes les créations de nos F. E. C.

Si M. Pichery n'est pour rien dans ce qui se passe au Mans, depuis un an, il faut lui rendre cette justice, qu'il est actif, dévoué, intelligent, et que, soit à Paris, et surtout à Reims, il est le promoteur d'un mouvement spirite très sérieux qui lui fait honneur. Grâce à lui, à Reims, il y a une véritable pépinière de spirites studieux et de bons médiums.

GUÉRISON ET VISION AU VERRE D'EAU.

Paris, 3 juillet 1884.

Puisque vous vous occupez des faits dits surnaturels, peut-être le suivant vous intéressera-t-il : Il y a quelques mois une mère affolée entre à la maison demander une dame qui avait un remède (?) contre les convulsions des enfants ; son médecin ne pouvait arrêter celles du sien qui était en danger de mort. Un Monsieur qui se trouvait là me pria de lui donner un verre d'eau sur lequel il fit des signes, me disant de fixer le centre du verre pour voir l'image de l'enfant ; je l'aperçus en effet se débattant sur un oreiller ; je ne voyais pas de lit. Le Monsieur resta un instant dans une attitude méditative et me demanda si l'enfant était devenu paisible ; je lui répondis affirmativement, car c'était la vérité. Quand la

dame au remède revint, elle me dit qu'elle avait eu un succès complet. Je lui demandai si l'enfant était dans un lit ; elle me répondit qu'il était sur un oreiller, reposant sur les genoux de sa mère.

Pourriez-vous savoir si c'est la dame qui a guéri l'enfant ou si c'est le Monsieur ? Et, dans ce cas, par quel moyen ? Ce serait assez commode de pouvoir guérir ainsi, au loin, sans dérangement.

J'ai eu connaissance de guérisons assez remarquables faites par le même Monsieur, mais alors par le magnétisme, entre autres, celle d'une femme hydropique, n'urinant ni ne transpirant plus, suppression du flux menstruel, et complication d'une évacuation sanguine extraordinaire *par le pouce* ; depuis un an, la guérison persiste. D'une autre qui ne pouvait ni parler ni manger, par suite d'abcès dans la gorge, qu'on ne pouvait voir ; au bout de dix minutes de soins extérieurs, elle profita de la parole qui lui était rendue pour demander à manger, et déclara qu'elle mourait de faim. Dans ma famille même, il a débarrassé mon enfant de l'inspiration sonore dans la coqueluche, laquelle, devenue un simple rhume, était guérie au bout de 2 ou 3 jours. Ma mère, qui depuis 1 mois, n'osait plus manger, vomissant tout ce qu'elle prenait, a vu cesser, après une séance, ses vomissements ; elle a repris ses habitudes.

Mon intention, en vous donnant ces détails, n'est pas de faire de la réclame pour ce Monsieur qui ne donnait ni son nom, ni son adresse, n'acceptait ni honoraires, ni cadeaux, pas même un rafraîchissement ; c'était sa règle invariable. Il y a longtemps que je ne l'ai vu, peut-être n'habite-t-il plus Paris. Dieu veuille lui tenir compte, mieux que ses malades, du bien qu'il fait.— Vous savez ce qui arrive, au moment de la souffrance, la reconnaissance est bien plus forte que lorsqu'on n'a plus besoin du médecin.

Si vous jugez utile de faire connaître à vos lecteurs ce qui est, par rapport au verre d'eau, veuillez ne point me nommer, car je n'aime pas la publicité, lorsque je suis en cause.

Recevez, Monsieur, mes salutations empressées.

C. O.

Nota.— Interrogés, nos guides ont prétendu que la dame au remède, et le médium guérisseur, eussent pu guérir l'un sans l'autre ; ils se sont secondés puissamment en cette circonstance. La dame au remède fut étonnée, à juste titre, du succès prompt et si complet de la guérison.

Par la volonté, le guérisseur avait la puissance de voir, de faire

voir autrui, et d'envoyer à distance les effluves de son fluide. Une volonté toute puissante ne fait-elle pas l'équilibre et l'harmonie des mondes ? Par elle, et son exercice, développé en vue du bien et du juste, l'homme peut de même tout transformer autour de lui.

Etudier la loi, savoir l'appliquer selon les vues du Maître de toutes les forces vitales, c'est être en équilibre parfait ; l'ordre se fera sur la terre, comme il l'est en réalité dans les espaces interplanétaires, sous la volonté bien équilibrée de l'homme, ce fils de Dieu.

Il n'y a rien de surnaturel ; ce mot n'est applicable qu'aux faits et aux choses mal étudiées ; tout obéit à une même loi, et l'homme tend à la solidarité, à l'unité, cette fin de tout devenir.

DEVOIR ACCOMPLI N'EST POINT FOLIE

Messieurs les Rédacteurs de la *Revue Spirite*,

Paris, 2 août 1884. — Pour plusieurs motifs et surtout pour qu'on sache bien que je ne déserte point la cause spirite, comme on pourrait le croire, je viens vous prier d'insérer dans la *Revue* quelques passages de la lettre de démission que j'adressais à la date du 27 juin dernier, à la Société parisienne des études spirites dont j'étais le président. J'y disais en substance :

« Après bien des années de lutte et de vicissitudes pour le maintien de notre chère Société ; au moment où je goûtais si vivement le bonheur de vous voir tous unis sous l'égide protectrice de nos Esprits aimés qui se complaisent, disent-ils, au milieu de nous, ma santé, sérieusement atteinte par suite d'une violente secousse morale, me force à donner ma démission de Président de la *Société des Etudes spirites*. Bien que j'en demeure toujours membre, ce n'est pas sans un vif regret que je me désiste des fonctions dont votre confiance m'investit et dans lesquelles.... j'ai trouvé les jouissances les plus élevées... »

Je déclarais ensuite combien j'étais heureux de laisser ma chère Société prospère, que je suivrais ses travaux avec sollicitude et solidarité ; puis je terminais en parlant de ma démarche toute personnelle auprès de l'administration de la librairie des sciences psychologiques, *démarches qui n'engageaient que moi*.

En répétant ce qui a été imprimé ailleurs, j'ai ce but : d'arrêter les insinuations par lesquelles on semble dire que je ne suis plus

spirite, et je tiens à ce que tous nos frères en croyance sachent le contraire.

Cette lettre ainsi que celle que j'adressais au conseil de surveillance de la Société scientifique du Spiritisme, sont écrites dans le même esprit, mais elles ont été différemment commentées, puisque des malveillants ont voulu me discréditer en prétendant que j'étais devenu fou.

On eût désiré que je m'en fusse tenu au texte de ma lettre écrite au comité sans aller voir M. Leymarie ; on a même trouvé que j'avais manqué de dignité en demandant cette réconciliation, quand de tous les côtés des hommes vénérés en spiritisme m'ont écrit que l'acte que j'avais accompli était celui d'un homme de cœur, plein de générosité et de dignité, ce qui est trop me flatter, sans doute. — Mais, je le pense, les âmes justes et honnêtes doivent approuver celui qui reconnaît ses torts et a l'énergie morale assez grande pour les réparer.

Pour compléter ma déclaration et lui donner toute sa portée, je dirai que j'avais écrit deux lettres contre M. Leymarie : l'une à nos frères de Belgique, l'autre à M. Guérin, membre de la Société anonyme du spiritisme ; aujourd'hui que mes torts sont réparés, j'espère avoir retrouvé l'estime de M. Guérin et celle de nos amis de Belgique, comme celle de tant d'hommes que j'aime.

Du reste, dans cette circonstance, je n'ai, je le répète, accompli que mon devoir de spirite en obéissant à ma conscience, en appliquant notre devise pleine de charité, celle d'Allan Kardec. Et comme me le disait souvent mon parent V. Tournier, de Carcassonne : des actes et non des paroles, c'est le devoir du spirite convaincu et éclairé.

Capitaine BOURGÈS.

Nota : Nul n'est parfait, et M. G. Leymarie reconnaît aussi qu'il a pu blesser M. le capitaine Bourgès, ce qu'il regrette profondément ; heureux d'une réconciliation inattendue, il déclare ici, qu'il n'est l'adversaire de personne et qu'il voudrait, comme il l'a fait pour M. Bourgès, serrer loyalement et franchement la main à tous les spirites, sans exception.

P. G. LEYMARIE.

CONFÉRENCE SUR LA GRAPHOLOGIE.

Mercredi, 13 de ce mois, M. Varinard, président de la Société de graphologie a fait une conférence dans la salle de la librairie

des sciences psychologiques. Voici le résumé de cette conférence :

« Je suis le seul successeur autorisé de J. H. Michon, fondateur de la graphologie, et président de la Société par lui créée et dont j'étais déjà vice-président avant sa mort. Je suis aussi en vertu d'un traité consenti par ses héritiers, le seul propriétaire et rédacteur en chef du journal bi-mensuel *la Graphologie*.

« Enfin, M. Alexandre Dumas, et moi, sommes les deux seuls disciples que J. H. Michon ait nommés dans ses ouvrages.

« Je vous demande encore à ajouter qu'au congrès annuel des *Sociétés savantes* qui vient d'avoir lieu à la Sorbonne, j'ai lu, au nom de la Société dont je suis le chef, un mémoire sur l'histoire de la graphologie dont les premiers tâtonnements remontent au commencement du XVII^e siècle, mémoire qui a été écouté avec attention.

« *La Graphologie*, science française, est encore trop peu connue en France, tandis qu'elle progresse rapidement à l'étranger.

« Il est deux objections qui nous sont souvent adressées : Est-ce une science ? sert-elle à autre chose qu'à amuser ?

« Je réponds : La graphologie recherche le vrai comme toute science et l'enseigne avec autant de précision que l'arithmétique ou la chimie : donc elle appartient à la famille des sciences.

« Elle est utile, même indispensable pour se connaître soi-même, pour connaître ses parents, ses amis, ses ennemis, les hommes avec lesquels on traite des affaires sans avoir avec eux d'autres relations que par correspondance. Elle éclaire un père, un instituteur sur les qualités, les défauts, les forces et faiblesses, les goûts, les aptitudes des enfants dont l'avenir le préoccupe ou devrait le préoccuper.

« N'est-il pas très profitable pour le chef d'une administration, d'une industrie, d'une banque, de se rendre compte de la valeur intellectuelle et morale, du caractère, de la volonté, de la probité, des capacités et des passions de ses subordonnés ?

« M. Alexandre Dumas fils, aussi distingué comme graphologue que comme écrivain, a parlé des services que la science de l'écriture rendrait en politique si nos hommes d'Etat y avaient recours pour se fixer sur le fort et le faible des souverains, des ministres et ambassadeurs étrangers.

« Je citerai comme exemple un certain marquis de l'Orient. Si, dès son arrivée en Europe, on eût fait analyser son écriture par

un graphologiste, il n'eût pas si longtemps abusé de la bonne foi de la France (1).

« La graphologie a donc de plus hautes destinées et une utilité plus pratique que de servir de jouet aux enfants.

« Pour ne pas prolonger l'énumération des services qu'on peut attendre de la science que j'ai l'honneur de vulgariser, je passe à l'indication de la méthode claire et simple, grâce à laquelle tout le monde est capable de l'apprendre.

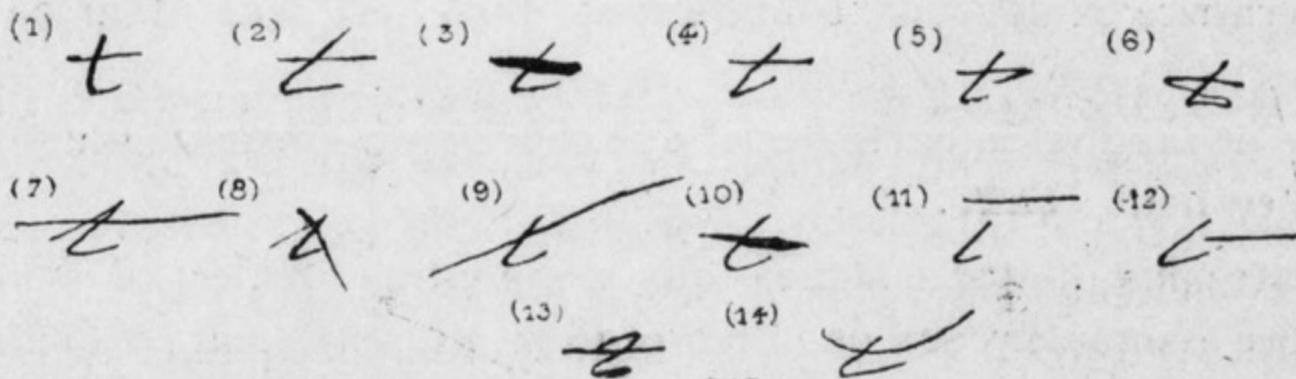
Il va de soi que pour atteindre une force au-dessus de la moyenne, il faut joindre la pratique à la théorie, comme en toutes choses mathématiques, droit, médecine, beaux-arts, et qu'un bon graphologiste ne s'improvise pas.

« Mais au bout de peu de temps d'étude bien dirigée, on obtient déjà des résultats surprenants.

« La graphologie étant une science expérimentale, je vais vous faire quelques démonstrations pratiques sur le tableau noir pour que vous vous rendiez compte de la facilité avec laquelle on peut l'apprendre et que vous acquériez la conviction qu'elle n'a rien de commun avec la cartomancie, l'astrologie, etc.

« Je prends la lettre T, l'une des plus fécondes en déductions graphologiques et je la dissèque devant vous en vous faisant toucher du doigt les diverses révélations psychiques que l'on en obtient.

« Je la représente sous quatorze aspects différents, ayant chacun une signification particulière, et ces quatorze manifestations de l'être intime se rattachent à plusieurs groupes de forces ou d'instincts.



« Les deux premiers relèvent du groupe de la *sensibilité, amativité, affectivité, impressionnabilité* ;

(1) *Note de la rédaction.* — Ce sont là des affirmations trop arrêtées ; nous avons eu la preuve que les graphologistes peuvent se tromper quelquefois. Rien n'est absolu, mais aussi rien n'est inutile.

Les 10 autres expriment diverses formes de la *volonté*, ou du caractère.

Le n° 1 dont la hampe est *verticale*, signifie : *calme, sang-froid, impassibilité, froideur du cœur.*

Le n° 2 qui est *incliné* a le sens opposé : *sensibilité, amativité, affectivité, impressionnabilité.*

Ne tenons plus compte de l'expression, de l'amativité, ni de la froideur, par conséquent de la verticalité ni de l'inclinaison de la hampe et ne nous occupons plus que des manifestations de l'instinct volontaire ou du caractère.

Le n° 3, avec sa grosse barre en forme de massue, dit : *résolution, volonté d'action.*

Le n° 4 avec son *angle* à la base, *fermeté, entêtement.*

Le n° 5, avec son crochet au bout de la barre : *tenacité.*

Le n° 6, qui est barré en retour : *obstination.*

Le n° 7, avec sa barre d'une longueur démesurée : *vivacité, violence.*

Le n° 8, dont la barre descend au point de former un *x* : *opiniâtreté.*

Le n° 9, dont la barre remonte : *tracasserie.*

Le n° 10 à la barre renflée au milieu comme un fuseau ; *amour des plaisirs matériels, sensualité.*

Le n° 11, dont la barre est trop élevée : *despoticité, instinct de domination* (signe presque inséparable de l'écriture des instituteurs et institutrices.)

Le n° 12, dont la barre ne touche pas la hampe et reste presque toujours courte : *colère, emportement.*

Le n° 13, avec sa courbe à la base : *douceur*, toute courbe étant génératrice de douceur, comme tout *angle* est générateur de *fermeté.*

Le n° 14, dont la barre décrit une courbe qui présente sa concavité en haut : *gaité.*

Outre les quatorze signes qui viennent de défiler, il y aurait encore à signaler ceux de l'*imagination, du sentiment religieux, de l'originalité* et autres.

« Je m'en abstiens, parce qu'ils sont plus difficiles à apprécier et à distinguer les uns des autres et peuvent donner lieu à des confusions de la part des personnes peu familiarisées avec l'analyse de l'écriture.

« Il me faut noter qu'un même *t* peut être porteur de plusieurs

signes simples, tels que : *sensibilité, douceur, gaieté* ; ou bien *froideur, colère, résolution* ; ou encore : *vivacité, tenacité, tracasserie*.

« Les combinaisons varient presque à l'infini. Vous vous en rendrez facilement compte en vous reportant aux 14 signes simples et en vous exerçant à faire des combinaisons.

« Il y a encore deux autres formes de la volonté qui s'expriment l'une par les lignes, l'autre par le paraphe de la signature.

« Les *lignes bien droites, rigides comme une barre de fer*, peignent la *persévérance*, volonté inébranlable qui marche droit au but, sans se presser ni s'inquiéter des obstacles.

Elle s'allie souvent avec la *douceur*, le *calme*, et passe presque inaperçue, jusqu'à ce que le but soit atteint.

Les *persévérants* viennent le plus souvent à bout des *résolus*, des *despotes*, des *tenaces*, des *obstinés*, etc.

« Le paraphe en *coup de gloire*, aigu, rigide, courbe ou brusquement terminé en massue est propre aux *lutteurs*. Sa signification est : *combativité*. Les lutteurs ne se laissent pas abattre par la mauvaise fortune, ni par les obstacles. Ils luttent sans cesse. »

M. Varinard a ensuite passé à la lettre *M* dont il a déduit avec la même clarté plusieurs signes de l'*égoïsme*, de la *bienveillance*, de la *simplicité* et de l'*orgueil*.

Joignant la pratique à la théorie, le successeur de J. H. Michon a terminé ses démonstrations en analysant, à première vue, les écritures qui lui étaient présentées par les assistants.

C'étaient de simples esquisses faites avec une grande rapidité et rendant toujours avec exactitude les traits caractéristiques des scripteurs.

Espérons que nous reverrons M. Varinard à la salle des sciences psychologiques.

LE MAGNÉTISEUR HANSEN

Je viens, selon ma promesse, vous rendre compte de la séance de magnétisme donnée mardi dernier, au théâtre de Chatellerault, par Monsieur le docteur Carl Hansen. Ce magnétiseur vrai, méritant la réputation qu'il a dans le monde scientifique européen, réputation dont je vous avais d'ailleurs parlé, il eût été bien préférable, pour vos lecteurs, de voir, par eux-mêmes, les expériences ; mais

puisque plusieurs ont craint de ne trouver qu'un prestidigitateur plus ou moins habile, je vais tâcher de leur faire regretter d'avoir cédé à cette crainte.

D'abord, M. Hansen n'avait point de sujet à lui, et qu'on pût, par conséquent, soupçonner de compérage. (Bien qu'en certains cas, en effet, cette accusation de compérage soit plus facile à porter qu'à prouver, on ne manque jamais de la reproduire ; mais nous reviendrons là-dessus.) En conséquence, sur son invitation, une vingtaine de jeunes gens du Collège, d'âges et de caractères différents, s'étant présentés pour se mettre à sa disposition, une dizaine furent, après sept à huit minutes d'épreuve, trouvés impropres, ce qui, j'ai cru le remarquer, en a bien décontenancé un peu quelques-uns.

Or, dans ces conditions, il a produit, en mettant en usage tant les procédés du braidisme, que les passes dites magnétiques, le sommeil simple, la fascination, l'attraction, la paralysie ou contraction des organes, la catalepsie, l'anesthésie, les hallucinations, les suggestions d'imaginaires et de pensées, la perte de la mémoire, la suspension de la conscience, etc., etc., en un mot, tout ce que promettait son programme.

Il y a donc, évidemment, quelque chose de réel dans ce qu'on appelle le magnétisme ; quelque chose qu'on ne peut confondre avec la prestidigitation et les effets purs et simples d'une illusion habilement produite par un opérateur adroit sur des spectateurs crédules.

Je conviens que, pour qui n'a pas vu, c'est incroyable ; je conviens qu'on a de justes motifs de douter avant d'avoir palpé ; et qu'il est bien naturel, quand on est dans ce cas, de regarder comme un peu..... enthousiaste celui qui vous raconte de semblables choses.

Parce que ces choses mêmes vues, mêmes palpées, sont inexplicables pour le spectateur, et qui plus est, pour l'opérateur lui-même.

Il est inexplicable, en effet, qu'un individu, en vous faisant regarder un morceau de verre, ou en faisant sur diverses parties de votre corps des gestes pas mal drôles vous endorme, vous attire, vous fasse ouvrir la bouche, les yeux, les mains sans que vous puissiez les fermer, ou les ferme de telle sorte que vous ne puissiez les ouvrir ; vous fasse voir en rêve, dans un rêve que vous faites en paraissant parfaitement éveillé, les choses qu'il pense et

par cela seul qu'il pense ; vous induise à croire que vous êtes candidat conseiller municipal lorsque vous êtes écolier, chanteuse de l'Opéra lorsque vous êtes un jeune homme qui chantez..... nourrice lorsque vous êtes un garçon de quinze ans, et vous induise en ce rôle de nourrice à tel point que vous voulez donner à téter au mouchoir qu'on vous a mis dans les bras comme un enfant.

Il est inexplicable qu'on vous fasse manger des pommes de terre pour des poires, voir des fruits qui n'existent pas ; sentir des morceaux de papier comme des fleurs, en parer votre boutonnière comme de bouquets, et offrir ces bouquets à un jeune homme que vous prenez pour une demoiselle à qui vous faites galamment la cour.

Etc., etc., etc., car je ne puis dire tout ce que peut faire, et ce qu'a fait M. Hansen.

Mais tout inexplicable que ce soit, puisque ça est, il n'y a rien à dire, il faut bien se soumettre, un fait étant un argument qui ne cède pas.

D'ailleurs, il y en a tant, de choses inexplicables ! Le magnétisme minéral est-il plus facile à comprendre que le magnétisme animal ? Voit-on mieux pourquoi un aimant qui enlève un morceau d'un kilo ne peut remuer une paille d'un centigramme ? surtout si l'on considère que l'aimantation a été produite dans ce morceau de fer par le passage de l'électricité qui, si elle passe dans un morceau de cire ou de résine, enlèvera la paille et plus le fer ?

Comprend-on mieux la manière dont se reproduit la lumière, la chaleur, le son, le goût, l'odorat, etc. ? Sait-on ce que c'est que la matière radiante ?

Comprend-on mieux la fécondation, la germination, la nutrition, les sécrétions !

Que sait-on, en un mot, sinon qu'au bout de tout il y a le mystère.

Donc, ne nions pas trop vite, avant d'examiner, mais cherchons à voir.

Eh bien, si nous examinons avec soin, nous verrons par les faits incontestables du magnétisme, ou hypnotisme, comme on voudra l'appeler (je ne veux point discuter sur les mots, comme l'ont fait et le font si souvent des savants en X, c'est-à-dire en inconnu), que l'intelligence, la volonté de l'homme sont des forces qui, dans certaines conditions, agissent sur l'intelligence et la volonté d'autrui, et non seulement sur l'intelligence et la volonté, mais

encore sur ses organes, au point de les dominer, sans employer rien qui sente la violence ou les moyens ordinairement en usage.

Nous verrons que, semblables aux corps dont l'image existe, séparée d'eux, dans l'espace, bien que nous ne les voyons pas toujours, mais comme nous le voyons lorsque cette image est saisie comme dans la photographie, par un miroir sensible ; nous verrons, dis-je, que la volonté, l'intelligence humaines sont créatrices d'images qui vont se refléter dans l'intelligence d'autrui, en sorte que la pensée de l'un moule, pour ainsi dire, à son gré, la pensée de l'autre, et que la pensée du second lise et réfléchisse la pensée du premier.

Comment se forment ces images ? Est-ce par la vibration, l'ondulation d'un fluide éthéré quelconque emplissant l'espace, et que certains grands astronomes, naturalistes, et... magistes, croient n'être autre chose que l'espace lui-même ? Peut-être.

Et cette vibration imprimée à la *substance-espace*, cette impulsion et cette direction données au fluide universel par l'esprit, n'indiqueraient-elles pas qu'il y a, entre ce qu'on appelle esprit, et ce qu'on appelle matière, matière quintessenciée, en quelque sorte sublimée, bien entendu, des analogies, des ressemblances plus grandes qu'on ne le croit communément ? — que ce qui les distingue n'est point tant une différence de plus ou de moins ; — ou que dans tous les cas, il n'y a point, entre l'esprit et la matière, dans leur état normal, tant opposition que superposition ? Peut-être encore.

D'ailleurs, qui sait ce qu'est au juste la matière, arrivée à un certain degré de sublimation ? et si ce n'est pas plutôt que ce que la masse même des savants l'ont pensé, une simple manifestation de forces différentes, dans leurs aspects, et leurs résultats immédiats, des forces que nous appelons spirituelles ? De grandes autorités aussi penchent vers cette définition. Et si elle était vraie?...

Mais je me lance dans des considérations trop hautes ou trop vagues, et bien sûr qu'il y en a qui vont dire, de moi, ce que je n'ai pas besoin de leur insinuer. J'aime donc mieux m'arrêter là, tout simplement, et avouer qu'en tout cas, jusqu'à présent, nous n'avons, devant nous, en ce qui concerne le magnétisme, comme pour d'autres choses, que le *mystère* !

Tout à l'heure j'ai parlé de conditions, j'y reviens.

Vous savez que dans toute expérience de physique ou de chimie, il est de première nécessité, pour avoir chance de réussir, de se

mettre dans certaines conditions. — Or, en physique et chimie on n'opère que sur la matière un peu brute, et inerte. — Il est donc bien évident qu'il faudra, à plus forte raison encore, plus de précautions si l'on veut réussir, quand on opère comme dans le magnétisme, sur des intelligences et des volontés qui, si elles sont quelquefois brutes et inertes, ne le sont pas toujours et sont même souvent fort délicates.

Et c'est pour cela, entre autres raisons, que les magnétiseurs aiment mieux, souvent, avoir affaire à des sujets à eux, qu'ils connaissent, qui sont maniables, et avec lesquels des expériences nombreuses les ont déjà mis, comme on dit, en rapport, qu'à des sujets parfois difficilement magnétisables.

D'autant plus que les sujets bien magnétisables ne sont pas très nombreux, qu'ils se trouvent surtout parmi les femmes, et particulièrement les femmes bien élevées, délicates et sensibles, claviers naturellement plus aptes à rendre de beaux sons que des instruments grossiers, et que de telles personnes n'aiment guère à se donner en spectacle dans un lieu public, comme l'est un théâtre.

D'autant plus encore que les sujets courent toujours certains risques, et les opérateurs se chargent de certaines responsabilités d'autant plus sérieuses qu'ils sont les uns aux autres plus inconnus, ainsi qu'on le doit facilement comprendre.

Mais comme dans ce cas, d'un opérateur agissant sur un sujet à lui, j'en conviens, bien qu'on ne soit pas en droit de le taxer de compérage, il est difficile de s'assurer que le compérage n'a pu avoir lieu ; c'est toujours une véritable bonne fortune que de rencontrer un magnétiseur assez sûr de lui pour n'avoir point besoin de sujet lui appartenant, et des sujets magnétisables et tout disposés à se prêter aux expériences.

C'est là la double circonstance favorable que nous avons eue.

P.-S. Indépendamment des expériences merveilleuses qu'il a produites devant nous, M. le docteur Hansen nous a fait un historique succinct, mais fort lucide et suffisamment complet du magnétisme dans lequel il nous a montré que son origine remonte à la plus haute antiquité, et qu'il a été exercé sous une forme ou sous une autre chez les nations les plus avancées.

Et, a-t-il ajouté, il faut espérer que cet art redevenant ce qu'il a jadis été, c'est-à-dire une science, on pourra bientôt en tirer tout

le profit qu'il est en mesure de donner pour la cure des maladies et l'élucidation des questions psychologiques, etc....

Quant à moi, je le désire aussi ; mais je me demande, en même temps, s'il ne faudrait pas, afin qu'il n'y eût point dans ses applications fréquentes et son usage par le grand nombre plus d'inconvénients réels que d'utilité, peut-être une moralité plus grande que celle dont nous avons le bonheur de jouir en notre temps.

Je n'en dis pas davantage là-dessus, — on doit me comprendre.

B. BUSSEREAU.

EVOCATION DE DON RAMON FERRANDEZ, commandant fusillé à Gerona (Catalogne), le 29 juin 1884.

Médium, M. *Betsch*. — Evocateur M. *Laurent*, avocat (Rheims).
« *Cher condisciple*, au nom de mes frères, au mien, merci pour votre appel ; comme vous, nous pensons qu'il est indigne de voiler, d'écarter les idées libérales lorsqu'elles devraient être la base de tous les progrès, et que ces idées sont acceptées universellement. Notre mort, loin d'avoir éteint l'idée généreuse pour laquelle nous avons été suppliciés, l'a revivifiée plus que jamais, et vous devez, puisque vous en êtes le partisan, nous aider en relevant les cœurs abattus, en les excitant à obtenir les résultats que nous voulions atteindre. Dieu prendra soin de ses enfants, mais il ne pardonnera pas à celui qui, assis sur un trône, l'inonde de sang innocent.

« Venus à votre appel, nous reviendrons si vous nous évoquez. »

ÉVOCATION PAR M. LAURENT, et le médium M. Jacques (aveugle), de *Manuel Vallès*, lieutenant espagnol fusillé à Gerona le 29 juin 1884.

« Je reconnais avoir quitté la terre, sur laquelle la matière attachée à l'esprit est tant éprouvée ; le règne de Dieu viendra purger notre planète de la haine et de l'envie que la plupart des hommes gardent au fond du cœur contre les institutions qui se repaissent du sang et de la peine de ceux qui les subissent. Dieu, l'éternel et le juste, désarmera les tyrans atroces qui pressurent l'humanité, compromettent la cause de la civilisation, et nous ont fait leurs victimes.

« Nous attendons cette ère de paix et de véritable fraternité.

« Évoquez-nous et à bientôt. »

Manuel VALLÈS.

FAITS MATÉRIELS DEMONTRANT L'EXISTENCE DES ESPRITS

BIBLIOGRAPHIE. La série des faits vraiment merveilleux relatés par M. Home et attestés par une foule de spectateurs, ne doit laisser aucun doute dans l'esprit des témoins (1).

On pourrait les considérer comme des inventions ou des jongleries charlatanesques, s'ils n'étaient contrôlés par des hommes de science, comme le célèbre W. Crookes, l'inventeur de la matière radiante et l'auteur des *Recherches sur le spiritualisme*.

A l'aide d'appareils spéciaux construits avec la précision exigée par les physiciens et les chimistes dans leurs expériences, il a démontré la réalité des phénomènes, en a mesuré l'intensité et prouvé qu'ils échappent aux lois ordinaires qui régissent la matière.

Fidèle à mon système, je parlerai uniquement des phénomènes que j'ai vus. Si faibles qu'ils puissent relativement paraître, je ne puis m'empêcher de les considérer comme convaincants. Ils m'ont, malgré mes doutes, mes répugnances et mes révoltes, imposé la croyance au monde surnaturel.

Gabrielle tenant le crayon et tombée dans le sommeil, écrivait sous la pression d'un esprit qui se disait Thomas de Marle, féroce tyran de la maison de Coucy. Il nous donnait, avec une sorte de satisfaction, des détails circonstanciés sur ses méfaits, lorsqu'il s'interrompit pour écrire :

— Ton médium me plaît, j'ai envie de l'embrasser.

Cette proposition de la part d'un pur esprit, c'est-à-dire, comme je le croyais, dégagé de toute matière, par conséquent de tout besoin et de tout désir physiques, me parut singulière. Je l'attribuai à une de ces mauvaises plaisanteries dont nos visiteurs étaient prodigues.

— Embrasse-la si tu peux, lui dis-je en riant, tant j'étais sûr de l'impossibilité d'une action matérielle.

Gabrielle se recula vivement avec un geste d'horreur et de crainte.

— J'ai senti sur ma bouche, dit-elle, quelque chose de froid et de visqueux qui m'a dégoûtée.

1) Tiré des *Souvenirs d'un magnétiseur*, par R. Comte de Maricourt, 3 fr. 50, ouvrage bien conçu, bien écrit, d'un chercheur consciencieux, instruit et courageux.

Sommé de s'expliquer sur ce fait, l'esprit écrivit :

— Les âmes de ma catégorie que vous appelez de mauvais esprits restent vicieuses, et leur plus grand supplice est de ne pouvoir assouvir les passions qui les tourmentent comme pendant leur existence. A l'aide du fluide qui nous donne un semblant de corps, nous essayons de produire des effets matériels ; nous réussissons dans certains cas, et jusqu'à un certain point ; par exemple, nous pouvons agir sur les personnes plongées dans le sommeil somnambulique.

— Ne pourrais-tu me faire ressentir une impression physique, me donner une poignée de main ou même un coup de bâton ?

— Tu ne sentirais rien, car la matérialité de tes organes forme comme un écran entre toi et moi.

A différentes reprises, étant plusieurs avec les mains sur une table, nous avons demandé que pour notre propre conviction, certains craquements du meuble et des coups très faibles qui semblaient surgir sous nos doigts, se répétassent plus accentués dans une autre partie de l'appartement.

Ce souhait fut souvent exaucé, mais d'une façon très inconstante et toujours au bout d'un temps plus ou moins long.

— Vous éprouvez donc beaucoup de peine, demandai-je, pour faire ce qui nous paraît un si petit effort ? Ceci me fait douter de votre puissance.

Il me fut répondu :

— N'accusez que vous-mêmes, car c'est votre propre fluide que nous empruntons, au moins momentanément, et en partie, pour obtenir les résultats demandés.

— Vous n'avez donc pas un corps proprement dit, dont la vue nous échapperait à cause de la ténuité de ses éléments constitutifs, mais un corps agissant comme s'il avait des nerfs et des muscles ? Quand tu frappes sur la boiserie, est-ce comme nous, à l'aide de tes doigts ?

— Nous avons un corps fluide composé de matière très subtile qui se forme et se déforme à notre volonté. Nous créons ainsi, aux dépens de l'atmosphère ambiante et de vos fluides, tel organe dont nous avons besoin. Mais ce corps n'est pas circonscrit, limité comme le vôtre, et nous agissons sur la matière de la même façon que l'électricité, dont vous usez pour transmettre votre pensée aussi bien que pour produire des effets matériels.

Je cherchai, dans plusieurs circonstances, à approfondir cette question.

Nous étions un soir chez les parents de mademoiselle Pauline, qui, excellente somnambule, servait aussi de médium, et cela sans qu'elle tombât jamais en somnambulisme.

Nous avions, au moyen de la table, obtenu plusieurs manifestations, lorsque ma tante se leva brusquement, et dit :

— Je vais me coucher. Toutes vos diableries m'agacent et me font peur. Vous jouez avec l'esprit de ténèbres et de mensonge. Vous péchez gravement.

Elle parlait ainsi, sous l'empire de scrupules que des prêtres, ou fanatiques, ou timorés, ou peut-être mieux inspirés que nous, lui inspiraient.

En effet, bien que la question ne fût pas religieusement décidée dans un sens ou dans l'autre, beaucoup de gens sérieux et sensés attribuaient exclusivement à l'influence démoniaque tout phénomène que la science n'explique pas.

Bien qu'appartenant à une autre forme du christianisme, mademoiselle Pauline et les membres de sa famille étaient fort pieux et n'auraient jamais commis une infraction à la loi religieuse. Mais avant de trancher la question relative à la nature des esprits, il fallait l'étudier. C'est là ce que nous faisons.

Ma tante s'étant retirée tout à coup avec les apparences de la mauvaise humeur, je dis à l'esprit de la table :

— Puisque madame X... ne nous laisse pas le temps de lui souhaiter le bonsoir, va le faire de notre part quand elle sera couchée.

La maison est tout proche de celle où nous nous trouvions.

Je ne pensais plus au petit incident de la soirée, lorsque le lendemain ma tante me dit :

— Hier soir, j'ai entendu, au chevet de mon lit, en me couchant, un tapage épouvantable qui a duré longtemps. J'ai fini par penser que vous me l'aviez envoyé ; j'ai fait ma prière en disant à votre diable de me laisser tranquille et de rester avec vous autres, si vous tenez à sa société.

En face de ce fait et de beaucoup d'autres identiques, je demande si l'action réflexe de M. Maury supporte l'examen du physiologiste.

La discussion sur le caractère infernal des esprits se représenta souvent et prit peu à peu le ton de l'acrimonie.

Ma tante, confirmée et entretenue dans ses idées par la lecture de quelques ouvrages, comme ceux de MM. de Mirville et des Mousseaux, prétendait nous imposer ses croyances comme des dogmes incontestables.

« Mais à M. de Mirville, disions-nous, nous avons d'autres autorités à opposer. Ses livres, où il a accumulé de patientes recherches, où il a consigné des observations du plus haut intérêt, ne disent cependant pas le dernier mot. Il s'y trouve des textes interprétés de la façon la plus fantaisiste, des puérités risibles accusant l'ignorance de l'auteur, comme les crânes de géants portant leur nom inscrit, comme les kromlechs attribués au diable, et ainsi de suite. Des faits incontestables qu'il cite, il tire arbitrairement des conséquences saugrenues. Pourquoi le prendre comme guide avant de connaître les conclusions d'auteurs au moins aussi sérieux que lui ? »

Mais l'esprit de ma tante était comme un cheval qui va devant lui, sans voir quoi que ce soit à droite ou à gauche, car ses œillères l'en empêchent. Toute argumentation était de la logique gaspillée sans profit.

Pauline et sa mère n'acceptaient nullement la théorie exclusivement diabolique.

— En tout cas, dis-je encore, les diables, si diables il y a, sont bien maladroits. Ils nous prêchent la divinité du Christ et la vie éternelle. C'est à eux que je dois ma conversion à ces croyances que j'avais abandonnées.

— Prends garde, c'est un piège. On te fait reculer pour mieux sauter.

A cette époque, vaincu par l'évidence, je devais bien admettre l'intervention d'intelligences étrangères à nous ; mais je cherchais encore une explication scientifique qui réduirait le tout à des phénomènes naturels et peu connus.

Tout en causant, nous faisons parler une table ; l'esprit prenait part à notre conversation. Il nous dit alors :

— Il y a certainement des esprits mauvais, généralement plus légers que méchants. Je ne suis pas de ceux-là ; c'est pour remplir une mission divine que je m'entretiens avec les hommes.

Le lendemain, mademoiselle Pauline nous annonça qu'elle avait reçu une réponse satisfaisante.

Attachée au culte protestant, et anglaise d'origine, elle lisait assidûment la Bible dans une édition anglaise.

Voici ce qu'elle nous raconta :

— Hier soir, je m'endormais en pensant à tout ce que nous venions de dire, et le sommeil allait arriver, lorsque j'entendis du bruit sur ma table. On dérangait et feuilletait mes livres. M'étant levée, je vis distinctement les pages de ma Bible qui se remuaient, comme si une main les eût ouvertes et qu'une personne invisible eût cherché attentivement un passage.

Ce petit mouvement cessa, et dans le livre resté ouvert je trouvais le feuillet replié au-dessus de ce verset :

.....
Every spirit that confesseth that Jesus Christ is come in the flesh is of God. (JOHN, First epistle, ch. IV, v. 2.)

A l'appui de son assertion, elle nous montra le livre avec la corne indicatrice. (A suivre.)

LA PSYCHOLOGIE TRANSFORMISTE, évolution de l'intelligence, par M. Bourgès, officier en retraite, est une brochure fort instructive et très intéressante, qui prouve la filiation entre tous les êtres vivants, depuis la plus infime série végétale jusqu'à l'homme. L'auteur remue une question du plus haut intérêt, qui a préoccupé et préoccupe le monde savant, qui se rapproche intimement des idées préconisées par le spiritisme sur la réincarnation.

En somme, la réincarnation n'est-elle pas la solution toute palpitante de la loi d'évolution, de ce transformisme progressif dont parle avec tant de tact notre F. E. C. M. Bourgès ? Nous convions nos lecteurs à la méditation des idées émises dans la *Psychologie transformiste*, ce sera du temps bien employé. — 1 fr. Librairie des sciences psychologiques.

NÉCROLOGIE. — Le jeudi, 7 août, les spirites étaient conviés aux obsèques de M. Gourdon, ancien chef de groupe, homme intelligent et brave, honnête et bon, auquel on n'entendit jamais dire un mot blessant pour ses F. E. C. — M. P. G. Leymarie, avant la levée du corps, a prononcé quelques paroles, et la foule des amis de M. Gourdon, a suivi sa dépouille mortelle jusqu'à Ivry, malgré un soleil de plomb et 10 kilomètres à franchir le long des fortifications, ce qui prouve l'attachement que chacun avait pour ce digne spirite. — Au cimetière, le père de Mme Gourdon a dit quelques paroles éloquentes et émues ; M. Leymarie a parlé des travaux, de

l'esprit généreux de l'homme dont on connaissait la nature exceptionnelle ; la cérémonie s'est terminée par la lecture de la prière pour celui qui vient de mourir.

M^{me} V^{ve} *Pinaire* nous annonce le décès de son mari, le capitaine Pinaire, homme de bien, nature toute de dévouement, de charité, de tolérance, d'amour pour sa bien-aimée compagne.

DIVERS. — Mme SAMIER nous prie d'annoncer qu'elle reprendra ses séances, au mois d'octobre, le 7 ; elle reçoit chez elle, rue Beautreillis, à Paris, les personnes qui veulent la consulter, tous les jours, de une heure à 5 heures.

La SOCIÉTÉ DE MAGNÉTISME, sous la direction de M. *Joret*, reprendra ses séances le 30 septembre 1884, à 8 h. 1/2, 5, rue des Petits-Champs.

LES SOIRÉES SPIRITES du *vendredi*, de la *Société scientifique du Spiritisme*, seront reprises le trois novembre, dans notre salle habituelle, à 8 h. 1/2 très précises.

M. JEAN DIMBARRE nous annonce que, sur la tombe de sa mère, il a placé, bien en vue, l'inscription suivante qui attire les regards de tous les visiteurs.

Après la formule habituelle : « *Naître, mourir, renaître encore et progresser sans cesse, telle est la loi du créateur* », il a mis : « *Soyons humbles et charitables envers notre prochain. — Dieu bénit l'humilité, il punit l'ingratitude. — Sans la charité point de salut.* »

Il ajoute ces mots : « Quelques-uns diront : ou Dimbarre a-t-il pris ces belles paroles ! nous ne le connaissons point dévot, ni marmotteur de *benedicite*, et le considérons comme payen et sorcier ; or, s'il ne fait pas dire des messes, du moins il honore Dieu à l'aide de belles pensées dont le sens est profond. »

ÉTUDES SPIRITES, DICTÉES REÇUES DANS UN GROUPE BISONTIN (Besançon), grand in-8°, de 96 pages, 1 fr. Suite de communications remarquables admirablement pensées et enchaînées les unes aux autres, précieuses à lire et à méditer. Ce groupe a fait un livre de propagande, et le vend au prix de revient.

CHOIX DE DICTÉES SPIRITES, par le Dr Wahu, petit in-18, de 259 pages, 1 fr., pour propagande.

CONFÉRENCES SPIRITES DE L'ANNÉE 1883, par M. François Vallès, inspecteur général honoraire des ponts et chaussées, 2 fr. Vol. remarquable, d'un homme savant, d'un véritable investigateur.

SPIRITISME CHRÉTIEN, *révélation de la révélation*, 1 fort volume, 3 fr. 15, port payé, par René Caillé, ouvrage de bonne foi, plein de conscience.

Le Gérant : H. JOLY.

Clermont (Oise.) — Imp. DAIX frères. Maison spéciale pour Journaux et Revues